

A close-up, slightly blurred portrait of a woman with dark, curly hair, smiling warmly. Her face is the central focus, with her eyes looking slightly to the right. The background is a soft, out-of-focus greyish-blue.

**PEUT-ÊTRE
UNE FAUSSE LEYLA**

KADIR DANIS

Traduit par Arzu Gedikli

LEGS ÉDITION

COLLECTION HYBRIDES

HYBRIDES

KADIR DANIS

PEUT-ÊTRE
UNE FAUSSE LEYLA
Nouvelles

Traduit du turc par Arzu Gedikli

LEGS ÉDITION

La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien du Ministère turc de la Culture et du Tourisme à travers le programme TEDA.

Photo de couverture : Alisa Dyson

© Ketebe Yayınları, 2024, pour la première édition

© LEGS ÉDITION, 2026, pour la présente édition

via Introtema Translation and Copyright Agency

www.legsedition.net

Né en 1994 dans la péninsule historique d'Istanbul, quartier de Haseki, Kadir Danis a fait ses études au lycée Samiha Ayverdi avant de se former en publicité et en littérature et culture américaines. Il travaille aujourd'hui comme éditeur et traducteur. En 2021, il reçoit le Prix Necip Fazıl des Premières Œuvres pour son roman *Earth Blue*, une distinction honorant les jeunes talents littéraires.

DU MÊME AUTEUR

Romans

Kitabu'l Acayip (Le livre des Merveilles), Timaş Yayınları, 2015.

Gözlerimiz Kamaşırđı Dehşetten (Nos yeux étaient éblouis par l'horreur), Ketebe Yayınları, 2016.

Serçelerin Ölumu (La Mort des moineaux), Ketebe, 2019
(traduit en persan)

Yeryuzu Blues (Blues terrestre), Ketebe, 2020.

Birkaç ölüm sonra (Après quelques décès), Ketebe, 2024.

Poèmes

Göge Yüксеlecek Mi Diye Bakakaldığım Akik (L'onyx et le ciel), 2023.

Yedi Vavli Mecnuniyet Kaftanı (Le caftan aux sept Vav), 2025.

Au nom du Créateur, infiniment aimant et infiniment
protecteur.

À notre homme, le regretté Mevlana İdris.

Acceptons l'inéluctable :
Nul ne demeure en ce monde éphémère.
Qu'importe le temps – la mort est au bout.*

*La note écrite par le sultan Ibrahim en 1644 sur le rapport concernant les funérailles du vizir Ahmed Pacha.

Morts de scorpions

Dédié à Nihal Yelda

Une fourmi marche sur le carrelage, tink tink tink.
Frappe, fourmi, frappe, pieds géants, boum boum
boum.

La fourmi suit le joint, joint blanc, fourmi noire.
Hélas, noires sont les fourmis, hélas. Fourmi noire,
fourmi tant qu'elle peut, le bazar est en plein jour, que
faire la nuit ? Tu es en retard, chez toi ton couple, tes
amis, tes œufs t'attendent. D'ailleurs, votre espèce est
ingénieuse, gens organisés, méthodiques. Ne traîne
pas dans ton sommeil, demain tu seras en retard au
labeur, et alors, que ne te feront-ils pas ? Le néon est
le soleil. Ou le soleil est le néon. Seuls les yeux crus
des fourmis-aigles voient la lueur fluorescente en
plein jour, ou le soleil à travers le tube de verre. Un
philosophe l'avait-il démontré jadis ? Un poète l'avait-
il versifié, avant de presser contre son palais le canon
du revolver paternel – laissant trois gouttes de sang
sur un papier jauni qui tenait du brouillon ? La

fourmi, elle, a trois pattes. L'une pour subsister, l'autre pour sa femelle, la troisième pour l'honneur fourmillesque. Le néon est généralement blanc, circulaire. Il fait du nuit le jour. Le bazar s'agite. Le couple attend. Les œufs grandissent. La fourmi avance, tink tink tink, boum boum boum.

Marche dans l'ombre, blatte, qu'ils ne t'écrasent. Tu es propre, tu aimes les hammam¹, tu les nettoies, pourtant ils te répugnent. Des doigts parfumés à la lavande hésitent même à te montrer du doigt. Tu fais frémir l'intérieur des corps au jasmin. Noire, tu l'es ; eux sont blancs. "Tu te remarques, mon fils". "Beurk!" disent-ils en te voyant, "Beurk, un insecte là !" "C'était quoi déjà, son espèce ?" "Insecte de tamam²" Ne dis pas "tamam" quand la lumière s'allume pour te retirer dans l'ombre, insecte qui ne dérange pas les Blancs, insecte qui meurt entre pairs dans ses propres trous.

*

Ma femme, du temps où elle était jeune fille – non, laisse-moi dire " feu ma femme ", car je l'ai tuée en moi, comprends-tu ? Pour moi, elle est morte ce jour-là. Nous traînons tous derrière nous un cimetière. Un cimetière que nous portons non pas dans le cœur, l'esprit, l'inconscient ou le corps, mais dans cette annexe

1. En turc, le terme pour désigner le cafard est "hamam böceği", littéralement "insecte de hammam".

2. Tamam signifie d'accord. L'auteur fait un jeu de mot avec Hammam /Tamam.

invisible – ce champ magnétique, ce quelque chose d'indéfinissable qui colle à nos talons comme un bâtiment fantôme. Nous y jetons les gens après les avoir tués. Nous les découpons pièce par pièce, leur retirons leurs hernies lombaires par microdissectomie, avant de les balancer dans ce charnier. "Oublions", disons-nous. Mais les pierres tombales, ces monuments majestueux, continuent de luire. Moi aussi, j'y ai jeté Serap. Serap, quelle fille, mon frère... Je ne savais jamais si elle était là ou pas. Mais qu'est-ce qu'elle foutait avec moi, bordel ? En fait, c'était vraiment une illusion, putain. Pas d'oasis, rien. Juste un mirage qui s'est effacé. Je suis un type qu'on peut quitter, peut-être ? Dis-moi, Orhan...Je suis un type qu'on peut quitter ?

Ma défunte femme, du temps où elle était jeune fille, entra un jour dans les toilettes de la maison de sa grand-mère. Une bâtisse campagnarde, un immeuble ancien. Toilettes à la turque, chauffe-eau qui grogne – on y prenait aussi les bains. Elle poussa la porte : douze blattes en cercle, antennes frémissantes, regards croisés, se dressant sur leurs pattes antérieures avant de se rasseoir en silence. Conférence de blattes. Un symposium scientifique sur les poitrines blanches, parfumées au jasmin, les cuisses laiteuses (à faire s'exclamer "Gloire à Dieu !"). Il nous faut marcher dans l'ombre, mâcher notre peine dans l'ombre. L'ombre s'allonge la nuit, rétracte le jour. L'ombre est notre maison. Mais le jour, surtout les jours d'été, nous louons nos ombres aux femmes blanches au

jasmin. Elles s'y rafraîchissent, s'y ébattent, ne paient pas de loyer, ne pointent pas du doigt notre existence lointaine. Pas même. Orhan.

Orhan, la tête du serpent, c'est cette belle-sœur, cette maudite belle-sœur, Orhan. Elle a épuisé trois maris, toujours insatisfaite. L'un était Alévi, l'autre Kurde, et le troisième un infidèle – Allemand. La famille a apprécié ces trois hommes, mais moi, je n'ai pas pu leur plaire Orhan. Je perçois clairement la jalousie de ma belle-sœur, comme à travers un verre d'eau pure. Elle cherche quelqu'un pour partager son malheur, et je la comprends parfaitement, car elle fait partie des nôtres. Elle aussi est un insecte, un cafard. Chaque mercredi, elle réunit ses onze amies et, dans un coin près du trou des toilettes turques, elles se rassemblent en cercle autour de la vieille pierre du bidet, restée blanche à force d'avoir été frottée.

Elles bavardent. Elles mangent du taboulé. Et dans ce taboulé, c'est moi qu'on a haché. Ils ont fait de moi de la viande hachée et l'ont mélangée au boulgour. Ils ont même inventé le taboulé à la viande hachée, Orhan. Si j'avais été du boulgour, j'aurais fini en taboulé. Si j'avais été une lentille, j'aurais fini en boulette. Mais je suis humain, et pourtant, je n'ai jamais été bon à rien.

*

La fourmi marche sur les joints, le cafard erre dans les ombres, le scorpion préfère les endroits humides et

clos. Sous quelque chose, à l'intérieur des placards, près des lavabos. Une fois tous les trente-six du mois, un produit chimique est nécessaire. On dirait de l'ouvre-lavabo, ou du détartrant, qui sait. Tu ouvres le placard sous l'évier, ta-da, je suis là.

*

L'autre jour, je suis allé devant leur maison. Orhan. Personne ne peut divorcer de moi, mon gars. Ma mère ne pouvait pas divorcer de mon père. Ma grand-mère non plus n'avait pas pu divorcer de mon grand-père. C'est comme ça qu'on l'a vu. Orhan. Je ne me laisserai pas divorcer de moi. Je vais détruire toute la lignée de cette femme, tout comme celle de Serap. J'ai dégainé mon Zigana³, mon gars. Tu connais le grenadier sous leurs fenêtres. J'étais juste en face, avec la lumière jaune des ampoules qui brillait à l'intérieur, les gens se nourrissaient, les assiettes allaient et venaient, ils buvaient du Coca. Avec mes yeux de faucon, j'ai regardé Orhan, j'ai même vu les bulles dans leurs verres de Coca, avec mes oreilles d'éléphant, j'ai même entendu le bruit du Coca qui pétillait, Orhan.

Ils souriaient, elle souriait, avec ses dents blanches tout en mordant l'animal. Ils mangeaient du bouilli.

Je ne sais pas si tu en es conscient, en fait, tu ne devrais pas l'être, car un ami ne regarde pas la femme de son ami aussi attentivement. Mais même si tu en

3. Zigana : Une marque de pistolet turque.

es conscient, ce n'est pas grave, je sais que tes intentions ne sont pas mauvaises.

Je ne sais pas si tu y as prêté attention, mais Serap a un léger écart entre ses dents de devant. À chaque bouchée de viande, des morceaux s'y logeaient, et après avoir avalé, elle les délogeait avec sa langue avant de les avaler à nouveau, Orhan. Sa mâchoire s'arrondissait doucement à chaque mouvement, avançant légèrement dans un geste presque instinctif. Ce geste de Serap, précipité, semblait trahir une sorte de honte. Pendant ce temps, à sa sœur qui parlait sans arrêt, elle ne répondait que par des 'hum' et des 'aha', évitant soigneusement les mots.

J'ai tiré mon revolver Zigana, mon fils Orhan. Ils riaient, Orhan.

Serap riait sans moi. Cinq ans de mariage, ce n'est pas rien, mais qu'est-ce que tu as vite oublié, bon sang. Les rideaux étaient ouverts comme pour dire : "Regardez comme nous sommes heureux, notre fille est revenue." On lui avait dit de ne pas épouser ce vaurien, mais comme elle avait insisté, on avait fini par céder en disant : "C'est notre fille après tout." Mais même après cinq ans, elle a fini par nous donner raison. Maintenant, ils disent : "Notre fille est de retour, près de nous."

Le bocal de cornichons, son emplacement lui avait toujours été réservé, à elle seule. Dès son retour, elle a couru directement à la salle de bain. Elle s'est aspergée de vinaigre, frottée de sel, puis s'est allongée dans le bocal pour se conserver. Ce type, son soi-

disant mari, peut toujours rêver. Jamais il ne reverra notre fille. Il ne doit même pas envisager de voir la fille de notre fille. C'est un homme armé, drogué, alcoolique, on ne va pas déstabiliser la psychologie d'un enfant de trois ans. Et puis, on n'a pas besoin de sa pension alimentaire, si l'État nous la verse, pourquoi ne pas la prendre, après tout, c'est nous qui nous occupons de l'enfant. Ils disaient ça, Orhan. J'ai sorti mon Zigana, mon fils. Je l'ai ajusté. Dans leurs fenêtres, même pas de double vitrage.

Orhan. Ce beau-père sans honneur a des lingots d'or qui sortiraient de ses poches s'il y plongeait la main, mais le ladre n'a même pas fait poser une fenêtre double vitrage dans sa maison. Les cadres sont en bois, Orhan, la vitre est simple, fragile. Le bâtiment est vieux. J'ai sorti le Zigana. Je l'ai pointé sur Serap. Elle mangeait de la viande, Orhan, avec joie, avec appétit — comment pourrais-je tuer une femme qui savoure la viande ainsi ? Trois doigts par main luisants de gras, tandis que ses auriculaires et annulaires restaient en l'air, soutenant le poids du verre de soda. Alors mon garçon, comment veux-tu que je tue un être pareil ? Sevim, ma petite, court dans tous les sens. D'accord, sa maman est une traînée, une salope, mais elle ne mérite pas de mourir sous les yeux de Sevim, eh Orhan. Ni que Sevim voie sa mère mourir devant elle. Passe-moi les pistaches. Et donne-moi une cigarette, mon paquet est vide.

Je regarde ma main trembler, ma tête n'est qu'un chaos. Et me revient alors Selim Hoca, notre pro-

fesseur d'histoire du lycée de Plevne. J'étais un bon élève, mon fils. J'étais fait pour étudier, pour devenir un homme important. Mes notes en maths dépassaient toujours quatre-vingt-dix. J'aurais pu être ingénieur, sans aucun doute. Mais mon défunt père a dit : "Reste à la boutique". Que Dieu ait son âme, après tout c'était notre père, mais il a brisé mon avenir, bon sang. J'aurais pu faire des études. Je ne serais pas tombé si bas. Ce qui m'a réduit à cet état, c'est cette maudite franchise de vente de tabac. C'est dans cette boutique que je me suis habitué à cette saloperie, à cette herbe à poux digne d'un crachat. Le soir, jusqu'au matin, je suis cerné par cette merde — comment ne pas boire ? Il arrive que les gars débarquent et me disent: "Tiens, voilà cent livres (turques), viens derrière avec nous en descendre deux ou trois, et tiens, on t'offre même un gobelet en plastique, histoire de trinquer !" Comment résister ?

Ça m'a pris ma vie, ma virilité, ma femme et mes enfants... Pourtant, dès que je suis dans la merde, je reviens encore me réfugier dans cette merde. Tiens, putain, prends ça ! Je n'y toucherai plus. La tête me tourne. Que Dieu maudisse celui qui y touche encore !

Passe-moi les Doritos. Regarde comme le vent souffle bien, doucement, iodé... En fait, on est en train de faire quelque chose de sain, là. Désormais, je vais vivre sainement, mon fils, et je vais aussi lâcher cette maudite franchise de tabac. Tu sais que je m'y connais en outils et en bricolage, mon défunt père adorait ça —

paix à son âme –, il nous a appris le métier. Je vais revendre la boutique et ouvrir une quincaillerie. Ou alors je partirai, je deviendrai artisan chez Bauhaus ou un truc dans le genre.

Bon, bref, ce Selim Hoca nous avait raconté un truc. Tu connais Alexandre le Grand, hein ? Non, pas celui de la série télé, mon gars, le vrai, le roi, celui-là ! Eh bien, lui aussi, il buvait sec. Tous les soirs, il organisait des banquets monstrueux, et l'alcool coulait à flots. Bien sûr, même avec une tolérance d'enfer, à un moment donné, le type finissait par être complètement torché. Et là, c'était parti pour déraper : "Pendez celui-là ! Égorgez cet autre ! Ce vizir m'a regardé de travers, étranglez-le ! J'avais confié une mission à untel, il ne l'a toujours pas faite, empalez-le !" Et ainsi de suite. Heureusement, il avait un conseiller un peu malin, un genre d'éminence grise. À chaque ordre d'Alexandre, ce conseiller lui tapotait le dos en disant : "Tu es grand, mon roi, à tes pieds ! On exécutera tout immédiatement !" Mais en douce, il faisait signe aux serviteurs de reporter les exécutions au lendemain matin. Et bien sûr, au réveil, Alexandre avait la gueule de bois, un goût de vomi dans la bouche, et ne se souvenait même plus où il avait dormi. "Qu'est-ce que j'ai encore ordonné hier ?" se demandait-il, honteux.

"Mon roi", disait le conseiller – attends, c'était peut-être Aristote ce type ? Enfin bref – "Mon roi, disait-il, quelles peines et quelles récompenses ai-je distribuées hier soir ?" Le conseiller énumérait alors : "Ma-

jesté, vous avez fait empaler untel, trancher la tête à un autre, écorcher vif celui-ci, étrangler celui-là..." Alexandre, tout en se frottant les yeux pleins de chassie, grognait : "Ah merde... C'était pas un mauvais bougre, celui-là. J'aurais dû le laisser vivre." Le conseiller caressait sa barbe avec prudence : "Votre Majesté... notre cou est plus fragile qu'un cheveu. Je ne voudrais pas subir de malheur, mais... euh... j'ai peut-être fait jeter ces gens dans le cachot en attendant. Au cas où vous changeriez d'avis. Ils sont tous encore en vie."

Alexandre lui balançait : Mon vieux maître, tu es un homme précieux... Il devait y avoir une bourse d'or ici, regarde derrière la commode, une des filles d'hier soir a dû la faire tomber. Prends-la, offre des bonbons à tes petits-enfants ou ce que tu voudras." Et là, mon gars, cette histoire m'est revenue. La main qui tremble, le Zigana qui vibre comme un clébard transi, la vue qui se brouille, le cerveau en compote. Je me suis dit : "Et si je jouais mon Alexandre à moi ? Si je débarquais demain soir pour tout régler ?"

*

Le cafard a quatre pattes. Une pour survivre, une pour sa femelle, une pour ses compagnons, et une pour l'honneur de sa condition de cafard. C'est un sacré guerrier, sa carapace ne se transperce pas facilement. Tu pourrais lui trancher la tête qu'il survivrait encore plusieurs jours.

Quand ils s'apprêtent à envahir une maison, ils envoient d'abord un ou deux éclaireurs. Si ces éclaireurs reviennent, c'est le signal : "Cette maison est sûre !" Alors toute la colonie déferle. C'est pour-quoi dès qu'on aperçoit un cafard, on l'écrase sans pitié avec nos pantoufles, puis on ramasse son cadavre avec du papier toilette avant de le balancer aux ordures.

Mais si les éclaireurs ne reviennent pas, ils comprennent que la maison est dangereuse et envoient de nouveaux pionniers ailleurs. Ils observent ensuite quarante secondes de deuil pour leurs martyrs, se dressant sur leurs pattes avant et agitant leurs antennes dans une plainte funèbre. Sur ce point, ils diffèrent des fourmis - ces créatures froides et insensibles.

Les fourmis ont marqué l'histoire par une caractéristique essentielle : leur organisation implacable. Ce sont des ingénieurs hors pair. J'ai vu ça sur Internet : un type coule du béton dans une fourmilière, puis déterre le résultat, révélant une cité souterraine d'une complexité vertigineuse – un chef-d'œuvre d'urbanisme miniature.

Les fourmis sont organisées, mais point de cérémonies funèbres chez elles. Elles ne s'attardent pas à pleurer leurs morts. Dès qu'une ouvrière tombe, une autre prend sa place – l'œuvre collective prime. "Le mort est mort, les vivants nous appartiennent. Si le décret vient du Sultan, les restes du festin nous reviennent. Que les défunts reposent en paix, à nous

de continuer à œuvrer !" Voilà leur philosophie. Les scorpions, c'est autre chose, Orhan. Tu ne verras jamais deux scorpions côte à côte.

*

Ils doivent dormir, Orhan. Qu'est-ce que je fais, je tire à travers la vitre ? Pour leur foutre la trouille, qu'ils rentrent peut-être chez eux ? Mais Sevim aura peur, elle. Faut pas effrayer notre fille. Attendons ici, de toute façon ils finiront bien par sortir. On les fourre dans le coffre, on les emmène dans le terrain vague près de Keçesuyu, et on les bute....

Non, je ne pourrai pas faire ça, mon gars, Orhan. Oh, merde, me sors pas ta crise de virilité maintenant, le monde est rempli de trous du cul, on est déjà bien seuls avec notre putain de masculinité. Quoi ?... Ouais, t'as raison. Allez, on y va. Tuons-les tous. Je me fous de Sevim. Je deviens fou ici. Je ne serais pas le premier type à buter sa femme et ses gosses avant de se mettre une balle dans la tête, de toute façon.

*

Qu'elle se réveille, Serap. Qu'elle vienne voir dans quel état sa putain de mère et son père l'ont mise. Ferme ta gueule, je le jure sur la tête de ma mère, si tu ne rentres pas à la maison, je vous tuerai tous. Tu ne viendrais même pas si j'étais mort ? Je vais tirer, je te préviens. Tu ne te sens pas de pitié pour toi, mais tu n'en as même pas pour Sevim, espèce de salope sans

cœur ? Tu veux qu'elle grandisse sans parents ? Beau-père, toi tu la fermes, ton tour viendra. Belle-sœur, lâche ton téléphone, ta mère s'est évanouie, apporte l'eau de Cologne. Non Serap, je ne quitterai pas cette maison seul.

Viens, ma chérie, rentrons à la maison. Je te le jure devant Dieu, je vais devenir un vrai père de famille maintenant. Je vais revendre la boutique d'alcool, ouvrir une quincaillerie ou peut-être même devenir artisan chez Bauhaus. Je vais arrêter de boire aussi - au pire, je me ferai admettre dans un centre de détoxification. J'ai fait des recherches sur l'autre problème, tu avais raison, il y a des traitements. J'irai voir le médecin, il y a des médicaments, au pire je prendrai ça. Allez, ma chérie, viens. Prends Sevim dans tes bras, couvre-la d'une couverture et rentrons à la maison.

Pardon, papa ? Tu demandes quel médicament ? Un simple médicament, tu vois, pour le truc. Serap ne t'a pas raconté ? Tu n'es pas au courant de la vraie raison pour laquelle ta fille sans cœur m'a quitté, beau-père ? L'alcool et tout ça, d'accord, mais elle ne t'a pas dit la vraie raison ? Moi, je ris, mais vous, vous n'avez pas le droit. Silence. Attention, sinon je tire. Votre fille est en feu, Necati Efendi, en feu, elle brûle de tous ses membres. Et nous, nous n'avons plus de pompiers, plus de tuyaux, les robinets sont secs – impossible d'éteindre l'incendie. Moi, je peux en rire, mais vous... vous n'en rirez pas. Quoi, ivre ? Je ne suis pas ivre. Et je ne suis pas malpoli non plus, je dis simplement la vérité. Allez, Serap, on rentre à la maison. Et toi,

Hürmüz, la vieille fille aux trois maris, je ne t'avais pas dit de t'occuper de ta mère ? Parce que tu es malheureuse, tu dois être jalouse de ma femme ? Comme si nous ne le savions pas ! Ne l'appelle pas Orhan, ne l'appelle pas comme ça. Il est là parce que c'est mon ami. Bien sûr qu'il viendrait. Si demain sa femme le quittait, c'est moi qui partirais avec lui.

Allez, Serap, ma patience a des limites. Bam ! T'as vu ? Vous avez eu peur avant même que je tire. Non, je ne suis pas saoul.

Je pourrais manger les mots qui disent papa, ma chérie, ma Sevim, n'aie pas peur, ton papa plaisante. Attends, laisse-moi t'embrasser. Je suis venu te voir, ma fille, et ton grand-père a dit qu'on pourrait jouer jusqu'à ce que tu te réveilles. D'accord, mon trésor, ma douceur, ma vie ? Maintenant, va dormir, moi aussi je dois y aller, et la prochaine fois, je t'apporterai du chocolat, promis, ma Sevim ? Non, ma puce, on ne peut pas dormir ensemble. Dis tout ça à ta maman, tu veux ? Qu'elle vienne te chercher et rentre à la maison, comme ça nous pourrions tous les trois nous blottir ensemble. Vous m'avez même refusé cinq minutes pour serrer mon enfant contre moi et respirer son odeur. Vous n'avez plus rien d'humain. Père, ne crie pas. Regarde, ma belle-sœur a déjà ramené Sevim se coucher. D'accord, je pars. Mais laisse-moi d'abord finir ce que j'ai à dire. Regarde, je suis calme, j'ai repris mes esprits. J'essaie juste de m'expliquer comme un homme.

Serap, je t'aime toujours autant. Un foyer, ça ne se construit pas en un jour. Je te demande pardon. Je

vais arrêter de boire, revendre la boutique d'alcool, et, soit ouvrir une quincaillerie, soit devenir artisan chez Bauhaus. On réglera aussi... l'autre problème. J'irai voir un médecin. Ces choses-là peuvent arriver à n'importe qui, tu te souviens il y a quelques années avec Abdullah Abi ? Les rumeurs qui couraient ? On en avait ri, bien sûr. Nous étions si ignorants.

Ne dis pas ça, Serap. Qu'est-ce que ça veut dire, 'combien de fois encore' ? Peu importe combien, mais c'est la dernière, je te donne ma parole d'homme. Appelle si tu veux, papa, qu'est-ce que tu diras à la police ? Que ton gendre est venu parler avec sa femme légitime ? Je te rappelle qu'on n'est pas encore divorcés.

Arrête tes conneries, Serap. C'est la combienième fois ? Tu parles... Peu importe le nombre, mais c'est la dernière – je te donne ma parole d'homme. Appelle qui tu veux, beau-père. Tu vas dire quoi à la police ? Mon gendre est venu parler à sa femme légitime ? On est toujours mariés, je te rappelle.

Dis pas ça, Serap. Ne mets pas le point final. Pense à Sevim. Tu veux vraiment lui faire subir ça ? Merci. Je vais bien, je suis sobre. Je ne divorcerai pas, Serap. Si divorce il y a, ce sera un enfer juridique. Et pas un sou de pension alimentaire – si tu ne rentres pas, ton père devra en assumer les conséquences. Oui, bien sûr qu'elle est de moi, tu sous-entends quoi ? Regarde-moi bien : si Sevim n'est pas ma fille, je vous tuerai tous. Allez, casse-toi, divorce si tu veux, je m'en fous. Ferme ta gueule.

Je suis un jeune homme bien, beau gosse, dans la

fleur de l'âge – un claquement de doigts et j'ai cinquante prétendues. Les femmes ? J'en ai à la pelle. Elles me supplieraient de les épouser en cinq minutes. Je ne partirai pas, ouvrez cette porte ! Je frapperai comme ça jusqu'au matin ! Qu'elle se réveille ou non, de toute façon elle ne dort pas ! Sevim, ma chérie, c'est juste un jeu, on joue à frapper à la porte. Va te coucher, mon cœur, on se voit plus tard.

*

Les scorpions, eux, sont différents. On ne voit jamais deux scorpions côte à côte. Les scorpions sont solitaires. Le scorpion a deux pinces. L'une pour survivre, l'autre pour l'honneur de sa condition de scorpion. Les scorpions errent seuls. D'une pince, ils amassent leur subsistance ; de l'autre, ils défendent leur dignité. Brisez-leur une pince, et ils utiliseront la dernière pour sauver leur honneur – mourant de faim plutôt que de se soumettre. Ce sont des créatures nobles, les scorpions. Et puis, il y a leur queue. Les femelles portent leurs petits sur leur dos.

Les mâles ne s'occupent pas des petits – Que la mère les élève, moi je préserve l'honneur de mon scorpion, disent-ils. Pendant ce temps, les jeunes sur le dos de leur mère grandissent. Chacun répète : 'Moi je préserve l'honneur de mon scorpion', avant de s'en aller de son côté. Quant à la mère scorpion, elle dira, des années à être une épouse, à élever cette progéniture, j'ai accompli toutes mes tâches, maintenant, à eux de

se débrouiller. Moi ? Je préserve l'honneur de ma nature de scorpion.

Tu as attrapé le scorpion. Il a deux pinces : une pour survivre, l'autre pour l'honneur de sa condition. Mais toi, petit salaud, petit être humain assoiffé de souffrance, tu as pris tes ciseaux – snip – et tu lui as coupé une pince. Pas un cri. Pas un son. De sa pince restante, il tente encore de défendre sa dignité. Alors toi, snip, tu coupes la seconde. Plus d'honneur maintenant. Mais tu as oublié quelque chose... sa queue. Cette arme secrète qui distille son venin. Devine ce qu'il fait ? Il la plante dans sa propre chair, s'empoisonne lui-même – sa dernière chance de sauver son honneur de scorpion.

Les scorpions sont solitaires. Ils vivent seuls. Impossible de les domestiquer – ils ne supportent même pas leurs semblables. Ils essaient, oui... ils essaient, mais c'est contre leur nature. Tu peux te débattre autant que tu veux, moi je ne suis pas un scorpion. Ou peut-être que si. Orhan, tu vois cette queue là, derrière ? On l'oublie toujours, trop occupés à regarder leurs pinces. Mais sais-tu quand un scorpion la plante de son propre chef ? Quand tu l'encercles de feu. Plutôt que de brûler vif, je me tuerai moi-même, putain ! Une seule vie, et je la reprendrai de mes propres mains – au moins je ne mourrai pas par toi, salopard ! Orhan.

*

Un matin, un homme se réveilla. Il sortit du lit, se

frotta les yeux et se dirigea vers la salle de bain. Encore ensommeillé, il s'accroupit sur les toilettes. Puis, se relevant, il approcha du lavabo. Il se lava le visage. Leva les yeux vers le miroir. Que vit-il ? Il était devenu un insecte. Fourmi. Cafard. Scorpion. Une vague de nausées le submergea. Il retourna en titubant vers la chambre - "Si Sevim rentre, qu'elle ne trouve pas ça" - et, poussé par un dernier espoir humain, dérisoire, beaucoup trop vaste pour son nouveau corps d'insecte, il attrapa le Zigana dissimulé dans le tiroir à sous-vêtements. Traversa le couloir. S'affala sur le canapé trois places. L'arme alourdie dans sa patte. Soudain, une idée. Se leva. Chercha fébrilement stylo et papier. Revint s'effondrer sur le canapé. Étala la feuille sur la table basse en verre. Saisit le stylo. Écrit : "Le magasin et la maison reviennent à Sevim." Post-scriptum tremblé : "Désolé pour le chocolat. Orhan s'en chargera." Leva le Zigana. En glissa le canon froid entre ses mandibules. On lui avait volé : Les six pattes de la fourmi, les huit pattes du cafard, les deux pinces du scorpion Il ne lui restait que l'aiguillon. Dehors, les flammes commençaient à lécher les vitres. D'un mouvement vif, il retourna son dard contre sa propre carapace.

Ô mes frères les fourmis,
Ô mes sœurs les blattes,
Ô mes compagnons les scorpions,
Et toi, ma Sevim.

Les damnés de Karun

Dédié à Muhammed Çimen

Karun¹ appartenait au peuple de Moïse. Il était si riche que les clés de ses coffres-forts devaient être portées par une troupe d'hommes robustes. Il possédait des concubines féeriques, des soldats lions, des troupeaux prolifiques, des juments rouges à crinière noire, rapides comme le vent à l'aube. Ses jardins – chacun parfumé d'une essence saisonnière – étaient ponctués de pavillons somptueux : certains au bord de l'eau, d'autres sur des collines dominant la ville, d'autres encore près des terrains de chasse, et certains, proches du bazar (pour que musiciens et danseuses puissent s'y glisser la nuit depuis les bas-fonds, invisibles).

C'était la ville de Karun, des caravanes chargées de soie et d'épices y circulaient, sa terre fertile produisait cent mille variétés de fruits et légumes, l'or changeait

1. Karun : Dans le Coran, archétype du riche arrogant (équivalent islamique de Crésus, bien qu'historiquement distinct).

de main par sacs entiers sur le marché. Économie florissante, ordre parfait. Les années filaient comme un cri de plaisir – vif, brillant, évanescent.

Puis un jour, un homme pieds nus franchit les portes de basalte de la ville. Ni auréole, ni armée d'anges dans son sillage. Il ne courait même pas. Il franchit les portes du Paradis qui grincèrent lugubrement à son passage, et parcourut d'un pas lent les rues boueuses de la ville, partageant le pain trempé de larmes avec les miséreux. Le peuple, qui le croyait abandonné de tous, éclata de rire en entendant que l'homme voulait parler à Karun, leur maître. On lui tapota le dos en disant : ne dis pas de bêtises, et on lui offrit une autre écuelle de soupe. L'homme continua d'arpenter le bazar avec ses pieds calleux. "Mes frères, je suis votre compatriote. Il y a longtemps, l'injustice et l'oppression m'ont brisé le cœur et m'ont chassé de cette ville. Mais je reviens aujourd'hui pour vous sauver tous. Allah m'envoie pour appeler votre Karun dans le droit chemin. Je suis votre Prophète."

Le peuple éclata de rire. Les enfants jetèrent des pierres au prophète. Les marchands atablés devant leurs échoppes se montrèrent du doigt l'illuminé, se tenant les côtes. Le prophète leva son index vers le ciel : "C'est votre Seigneur qui m'envoie. Je viens exhorter votre Karun à cesser ses injustices, à renoncer à son arrogance, à vous rendre ce qui vous revient. Soit il se soumettra, soit il périra."

Le peuple rit. Le prophète regarda d'abord le ciel,

puis autour de lui. "Je vous le demande, ô gens : votre terre produit mille fruits et légumes, vos marchés regorgent de pains, de laits, de viandes, vos échoppes débordent de soieries, de lin, de coton. Votre commerce prospère, votre sécurité est assurée, votre climat est clément. Je vois même parmi vous des érudits qui connaissent la Sainte Torah par cœur. Alors je vous demande, ô gens. Pourquoi ces enfants nus ? Ces veuves affamées ? Ces vieillards couchés dans les rues ? Dans ce pays d'abondance, Dans ce royaume de richesse, vous, les propriétaires, vivez à peine mieux que des mendiants. Pourquoi ?"

Le peuple ne riait plus. Quelques remous parcoururent la foule. Plusieurs personnes s'approchèrent du prophète pour mieux l'entendre. Un jeune portefaix, qui s'était arrêté pour écouter, déposa la hotte qu'il portait sur son dos. Une femme rajusta son voile.

Pourquoi, demanda le prophète, ne réclamez-vous pas vos droits à Karun ? Ces fruits, ces légumes, ces laits, ces viandes, ces étoffes, ces armes, tout est produit pour Karun. Vous produisez. Lui prend – qu'il consomme ou vende à l'étranger. Vos filles deviennent ses concubines si elles sont belles, vos fils ses soldats s'ils sont forts. Pourquoi ? Pourquoi ne lui demandez-vous pas compte de ce qui vous revient ?

"Si vous, propriétaires terriens, marchands, maîtres du négoce, érudits versés dans la Torah, musiciens et enlumineurs, partagez équitablement les bienfaits que votre Seigneur vous a accordés, vous vivriez dans l'aisance, et voilà que ces veuves, ces orphelins, ces

vieillards ne dormiraient plus le ventre vide ni ne mourraient de froid lorsque vient l'hiver. Pourquoi ne réclamez-vous pas vos droits ? Avez-vous si vite oublié ces filles réduites à vendre leur chair dans vos bouges pour apaiser leur faim, elles dont le père fut tué pour avoir résisté aux soldats de Karun ? Avez-vous si vite oublié ces orphelins dont les mères furent emmenées par les soldats et les pères poussés à se donner la mort ? Ou plutôt, est-ce que vous n'avez pas oublié, mais tant que le malheur ne vous a pas frappés en propre, vous gardez le silence ? “

Le peuple ne riait plus. De l'autre côté du bazar, quelques soldats se mirent à avancer à pas rapides vers le prophète. Leur armure de mailles cliquettait. Le prophète les vit. “ Ne croyez-vous pas qu'il existe d'au-tres issues, ô gens ? “ s'écria-t-il en levant les deux bras d'un seul élan. “ Partagez-vous donc, à vos tables misérables, un pain de tourment cuit au feu de l'humiliation, y ajoutant la chair arrachée de vos propres entrailles, et buvant à grandes gorgées les ténèbres — est-ce là votre seule issue ? “

Les soldats, fendant la foule, s'étaient avancés jusqu'au prophète et lui tombaient dessus. Une femme s'écria : “Le prophète dit vrai ! Trois de ces soldats m'ont emmenée de force une nuit. Depuis ce jour, mon père ne me regarde plus. “ Encouragé par ses mots, un jeune homme à la moustache naissante brandit son marteau de forgeron et hurla : “Les soldats ont aussi enlevé ma sœur ! Et mon père croupit toujours en prison. J'ai remboursé

dix fois la dette qu'il devait à Karun, mais ils réclament encore de l'or pour le libérer... s'il respire encore ! “

Un marchand d'épices se leva d'un bond, renversant son escabeau. “Ils ont raison, mes frères ! Nous autres marchands, ne sommes-nous pas, nous aussi, las de verser à Karun les six dixièmes de notre labeur ?“ Alors que les murmures approbateurs des artisans s'élevaient encore, un vieillard à la barbe chenue se dressa. Brandissant un exemplaire de la Torah qu'il venait de tirer de sa veste, il lança d'une voix tonnante : “Peuple ! N'est-il pas écrit ici : "Il n'y a de dieu que Dieu, et Moïse est son prophète" ? Alors pourquoi nous comportons-nous comme si Karun était notre seigneur ?“

"Il est écrit ici : 'Tu ne tueras point' - pourtant ces gens nous emprisonnent et nous massacrent. Il est écrit : 'Tu ne voleras point, tu ne violeras point' - pourtant ils nous arrachent l'or de nos bourses et les femmes de nos foyers. Il est écrit : 'Tu nourriras l'affamé, tu vêtiras le dénudé' - pourtant nous versons à Karun une telle part de nos gains en impôts que nous devons à nouveau lui emprunter ! Alors, pour payer nos dettes, éviter la prison, protéger nos femmes, échapper à la torture et à la mort, comment pourrions-nous prélever sur les quelques pièces qui nous restent la part des affamés et des dénudés ? Ne laissez pas partir les soldats ! Le prophète dit vrai !"

À ces mots du vieil homme, le cercle se resserra autour des soldats et du prophète qu'ils maintenaient

Morts de scorpions	
	13
Les damnés de Karun	
	33
Un homme bon	
	57
Œillet, coquelicot ou autre fleur	
	79
La troisième sœur	
	91
L'heureuse créature	
	115
Au soir tombant sur Constantinople	
	187
Ce vieux conte noble	
	195
La nostalgie de côtelette	
	203
Dans quelles langues écrira-t-on les romans au paradis ?	
	211
Paraboles	
	219

Dans la même collection

- Louis-Philippe Dalember, *Les bas-fonds de la mémoire*.
- Milady Auguste, *En attendant le bout de la caverne*.
- Léonor de Recondo, *Point cardinal*.

Imprimé pour le compte de LEGS ÉDITION
26, Delmas 8, Haïti
Dépôt légal : Bibliothèque nationale d'Haïti
Avril 2026
ISBN-13: 978-99970-71-45-3

Un homme riche qui abuse de la confiance d'une communauté de miséreux, un homme d'exception qu'une déception amoureuse rend malheureux, l'indifférence d'une famille habitée par la gloire et l'argent, la fin tragique d'un poète anéanti par un amour non-partagé... autant de scènes qui rendent compte des vicissitudes et du désastre de la vie humaine.

Entre critique sociale, drame intime et suspense haletant, les nouvelles de *Peut-être une fausse Leyla* de Kadir Danis se veulent un miroir qui expose les ambiguïtés et les contradictions de la vie sociale. En explorant les racines des maux sociétaux, Danis propose des clés pour transformer les tragédies humaines en des motifs de renouvellement de l'espoir et de reconstruction du soi collectif.



© Osman Palabyk

Né en 1994 à Istanbul, Kadir Danis est romancier, nouvelliste et traducteur. Récipiendaire du Prix Necip Fazıl des Premières Œuvres pour son roman *Earth Blue* en 2020, il est une voix importante de la littérature turque contemporaine.

ISBN-13 : 978-99970-71-45-3

LEGS ÉDITION

Couverture : © Alisa Dyson

Avril 2026



9 789997 071453